

EUGÈNE SAVITZKAYA

EN VIE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1994 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2-7073-1498-6

Dans cette maison, il n'y a que la clenche qui brille, la clenche de la porte d'entrée. On ne peut plus fermer les robinets. Les portes s'ouvrent au moindre courant d'air. Le jet d'eau de la plupart des fenêtres est pourri par les pluies. L'eau s'infiltré par les fissures des pierres de taille. Des lézardes qui continuent à courir ont déchiré le papier des tapisseries soigneusement posées sur des murs crayeux et cireux. A chaque rafale de vent, la poussière du grenier descend les étages. La structure métallique de la marquise est complètement rouillée et tordue, une à une les vitres éclateront, je vous l'assure. Toutes les portes sont cassées, démantibulées ou de guingois, laissant passer la lumière et l'air froid. Les ferrures se sont-elles déplacées ? Le bois s'est-il contracté ?

© 1994 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2-7073-1498-6

Dans cette maison, il n'y a que la clenche qui brille, la clenche de la porte d'entrée. On ne peut plus fermer les robinets. Les portes s'ouvrent au moindre courant d'air. Le jet d'eau de la plupart des fenêtres est pourri par les pluies. L'eau s'infiltré par les fissures des pierres de taille. Des lézardes qui continuent à courir ont déchiré le papier des tapisseries soigneusement posées sur des murs crayeux et cireux. A chaque rafale de vent, la poussière du grenier descend les étages. La structure métallique de la marquise est complètement rouillée et tordue, une à une les vitres éclateront, je vous l'assure. Toutes les portes sont cassées, démantibulées ou de guingois, laissant passer la lumière et l'air froid. Les ferrures se sont-elles déplacées ? Le bois s'est-il contracté ?

Tout a évolué en même temps, chaque élément travaillant pour son propre compte, les briques pesant sur les linteaux, les linteaux pesant sur les briques et les boiseries, les boiseries recrachant leurs chevilles et rejetant la ferraille dont elles sont truffées, les pierres se fracturant, la pluie, par les fractures, coulant goutte à goutte, levée de champignons, nuée de spores, éclosion de tarets, effondrement des galeries et des anciennes fosses à houille, tout un travail s'accomplissant dans le vide de l'oubli de ce qui devrait aller de soi et dans les interstices d'une maison mal imbriquée dans la pensée.

D'un autre côté, les pièces sont spacieuses et les planchers intacts, ou peu s'en faut. Très peu d'air et très peu de soleil rendent la vie possible. Très peu d'obstination, aussi.

Seule la clenche brille, la clenche de la porte principale. Les pêchers ont la cloque et les pommiers, le feu bactérien. La moisissure blanche est partout. Le nombre de pucerons croît. Le ver est dans la prune bleue. La gomme bave au pied des cerisiers. Au ras de terre, les mousses étouffent l'herbe. L'argent manque pour prendre des mesures radicales.

De la maison sale et poussiéreuse, nous persistons à laver les vitres et à cirer le chêne.

Il se fait que, progressivement, il n'y eut plus d'heure dans la maison, chez nous, plus de montre, ni au poignet de ma fiancée ni au mien, plus d'horloge, la dernière, à pile, s'éteignant tout à l'heure, dans l'après-midi de ce jeudi fumeux d'octobre quand l'air avait brusquement suri dans le grand vide du temps. On nous l'avait prédit, compte tenu de la manière dont nous nous étions mis à vivre, ici, dans la maison située rue Chevaufosse, l'ancien chemin à flanc de colline. Nous nous mîmes à nous fier aux bruits de la ville et à notre propre température.

Le samedi, si j'avais à écrire une lettre d'amour, voilà comment je m'y prendrais, pourquoi m'as-tu

abandonné, je suis maintenant avec un bol de fruits rouges à la main, il est pour toi. Les fruits, je les ai cueillis dans le jardin dont je ne serai jamais le jardinier, ou alors un jardinier extrêmement discret et toujours bougon dans son bonheur. On entend la triste voix de la scie qui entre dans le bois sans jouer le jeu, qui triche, qui triche, qui prend le chemin le plus court, qui s'éloigne du cœur en le rognant peu à peu.

Ce jeudi, un étrange jeudi comme les jeudis peuvent l'être, un jeudi que je n'oublierai jamais comme je n'ai jamais oublié aucun jeudi, aucun mardi, aucun vendredi, aucun lundi, aucun samedi, aucun dimanche et surtout aucun mercredi, ce jeudi, j'y suis parvenu. J'ai mis toutes les pommes du même arbre dans le même panier. Mais ce n'était pas une odeur de pomme qui régnait dans le jardin. C'était encore plus subtil.

Quel fut notre étonnement de constater que toutes les eaux que nous avions rejetées depuis longtemps ne s'étaient pas écoulées loin de nous mais s'étaient accumulées quelque part dans le sous-sol méconnu du jardin ! Il est bon de savoir que d'épais tuyaux en grès acheminent le lisier familial vers les grands collecteurs communaux. Il est bon de connaître par cœur les chemins précis qu'empruntent ces précieux canaux. Il n'est pas raisonnable de vivre dans l'ignorance complète des canalisations. Il y a, dans ces conduites enterrées et oubliées, comme un engorgement de l'histoire collective et de la mémoire personnelle. Mais c'est en dehors du temps, dans l'oubli, loin de la lumière, que se forment les fameuses queues de renard. Il m'a été donné, samedi, d'extraire un beau spécimen de la partie la moins endommagée du réseau. L'espiègle et rusé renard était bien passé par là et y avait laissé un signe évident de sa meilleure farce, un bouchon vivant de quatre-vingts centimètres de long, un obstacle naturel à